

Le Sceau Du Scarabée

Il y a des souvenirs qui deviennent partie de nous-mêmes, comme si leurs fragments étaient tissés dans nos cellules. Quand je ferme les yeux et je pense à mon enfance c'est la brise salée d'Agami que je sens sur mon visage, c'est la pelouse des jardins de Nouzha que je crois fouler sous mes pas, c'est Alexandrie qui revient vers moi dans un bruit de chants et de ferraille...

Je suis née et j'ai grandi dans cette ville. Ma famille, des deux côtés, s'y trouvait enracinée depuis des longues, très longues années. L'avenir, ces temps là semblait tracé d'avance et le monde n'avait d'autres limites pour la petite fille que j'étais que la Corniche qui enlacait la mer, la maison de ma grand-mère de l'autre côté de la ville

et les écoles de Chatby qui se profilait au loin face à la fenêtre de ma chambre.

La seconde guerre mondiale s'était terminée laissant derrière elle un vague pressentiment, un malaise diffus que le rythme effréné de la vie camouflait au regard pressé des témoins.

Il y a dans les époques qui meurent la même exaltation de la matière, ce même éblouissement qu'on retrouve dans le corps du soleil avant qu'il ne soit avalé par le métal de la mer à la tombée du jour.

Une activité fébrile, un raffinement poussé à l'extrême, une présence à la vie que seule une fin très proche sait installer sur une scène. Voilà dans quel climat mes yeux se sont petit à petit ouverts à l'âge adulte.

Le monde arabe soudain cherchait à mettre à jour une identité emmêlée comme une poignée de laine.

Le drame de la Palestine; la greffe sanglante de l'état d'Israël; le réveil d'une population dolante et fataliste; le grondement de l'orage déjà en marche. Alexandrie lovée dans le sable de ses criques s'enivrait de fêtes et de plaisirs.

Toute une classe cosmopolite, cultivée et futile, semait sans remords les dents du dragon. Bientôt la lave brûlante allait emporter cette Pompeï avide de florilèges mais les protagonistes voguaient, aveugles et sourds, à bord de leurs chimères...

Des bals, des conférences, des concerts, des pièces de théâtre. La culture devenait une denrée essentielle, le seul passeport valide avec l'amour du superflu et la pratique de luxe, donnant droit accès dans ce Versailles branlant face à la foule hargneuse.

A quoi servirait de raconter ici les épisodes qui ont suivis? Ceux qui viendront bien après nous exploreront les choses avec un oeil plus neutre et plus distant que ceux qui ont vécu toutes les séquences à vif.

Qu'ai-je, donc, gardé de ces temps là, enfoui au fond du coeur? Le souvenir dans doute, mêlé à la saveur de mes premières lectures, des découvertes vivantes, de la douceur d'un petit matin au seuil de l'existence. Mais là, ce n'est que le bilan d'une inspection hâtive.

De l'Égypte j'ai gardé la hantise du temps, l'obsession de cet élément indéfini où tout reprend

une proportion si frêle, si dérisoire...

Serait-ce durant cette nuit de grand gala aux pieds des Pyramides où les orbites du Sphinx fixaient un point perdu au dessus de cette terre que s'est gravée en moi la peur de sa fuite? Ou bien ce chat nourri de restes et de reptiles, lèchant son maigre pelage au seuil monumental du Temple de Karnak qui n'ont fait prendre conscience de la faim de durer, de l'angoisse de ce passage si bref?

Où, donc, mieux qu'en Égypte peut-on percevoir la précarité de nos pas sur cette terre, l'incessant duel entre l'être si friable et le temps implacable qui nivelle tout de son sable fin?

Mais dans la complexe alchimie de l'écriture peut-on jamais savoir ce qu'on doit aux influences? Vivant ici et complètement amalgamée à la terre libanaise je me trouve avalée par ce qui la ravage. Dans une maison qui brûle il est difficile de parler des jardins de son enfance.

Cependant ces jardins là, parés de mille lumières, sont présents au coeur et à l'esprit. On les retrouve, à notre insu, dans le regard qu'on jette sur les choses, dans la manière de manier les mots dans les choix qu'on opère.

Point n'est besoin d'asseoir un personnage aux berges du Nil ou de citer l'Égypte à chaque tournant de phrase pour reconnaître l'impact du coin de sa naissance. Il fait partie de l'âme et cette dame invisible est faite de tant de minéraux, tant d'odeurs impalpables.

Il m'arrive parfois quand on parle de canaux, qu'il soit de Suez ou de Venise, de revoir dans un éclair les eux boueuses et lentes fendues par une Falouqa, la roue qui arrose ses champs au bord de la Mahmoudieh. Les vers d'Ahmad Chawki, tels un chant très lointain remontent à ma mémoire et les "Ayam" de Taha Hussein se fondent dans mes propres jours.

En écrivant ces lignes je réalise moi-même combien peut-être profond le sceau du scarabée. Farfouillant hâtivement dans mon avoir moral je découvre comme dans une tombe, le squelette sur lequel se sont articulés gestes et écrits d'une vie faite de plusieurs décades. Et ce n'est plus d'influence qu'il convient de parler mais de matière première.

Claire Gebeyli

Poet and journalist of renown Claire Gebeyli has accepted to share with us the memories of her childhood in Alexandria, Egypt.